Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1997)

Heft: 99

Artikel: Le maître de musique

Autor: Boyon, Jérôme

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847816

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le maître de musique

Jérôme Boyon

Après douze ans à la tête de l'Orchestre de Suisse Romande, Armin Jordan aborde une nouvelle carrière de chef itinérant. Rencontre avec le plus lyrique des maestros suisses, à quelques heures de son entrée en scène à l'Opéra Garnier.

Paris, bords de Seine. La silhouette monumentale de la Maison de la Radio promène ses mille meurtrières sur un ciel de traîne. Face au versant est, le Bar des Ondes s'éveille doucement, à demi caché dans la brume. Accoudés au zinc, les matinaux prennent leur petit noir en silence. L'homme pressé entre en scène, le pas décidé, les mains dans les poches d'un loden gris, col relevé à la façon des Incroyables. Il salue le patron d'un geste d'habitué et nous fait signe sans ambages de patienter, le temps d'une conversation. Quelques minutes plus tard, il s'installe, jette un œil interrogatif au magnéto témoin, commande familièrement un 102 et pose son paquet de sans filtres sur la table. D'une baguette imaginaire, Armin Jordan nous fait signe d'attaquer. De son enfance musicale, il nous confie d'entrée la saveur de moments d'exception : *«On n'écoutait pas tellement de musique chez moi. Nous n'avions pas de radio. Seulement un vieux gramophone. A Noël, mon oncle amenait toujours un disque. Je suis né en 1942. En 1949, on devait avoir sept disques à la maison».* Fils d'un père juriste et d'une mère pharmacienne, le petit Armin n'est pas né sous une étoile musicale. Il fait d'abord en dilettante l'apprentissage du chant puis du piano. Il ne sera pas un instrumentiste virtuose, encore moins l'un de ces prodiges dont la musicalité souffre un beau jour d'être née trop tôt. Jordan prend son temps, fait ses armes, avec une sorte de certitude désabusée. Homme d'une vocation tranquille, il sera le jeu des événements, prenant la baguette faute de mieux, presque malgré lui : *«À 16-17 ans, je faisais du piano. J'avais un ou deux copains qui faisaient du violon, de la clarinette. On a créé un petit ensemble et j'ai commencé à écrire des arrangements, de la musique légère, des valses, des polkas. Un jour, le violoniste m'a demandé si son frère pianiste pourrait venir jouer de temps en temps. Il ne me restait plus que la direction. J'ai troqué le piano contre la baguette et j'ai créé mon premier orchestre».* La passion l'étreindra bien assez tôt avec le grand Wagner, dont il conserve des souvenirs partagés : *«J'ai détesté Wagner dans le temps. Souvent, le dimanche, on allait se promener en famille à Tribschen, où il a séjourné et composé une partie du Ring. Ça se terminait toujours par des fessées. On trouvait ça ennuyeux et il faisait une chaleur insupportable. En rentrant, on s'arrêtait dans un bistro et seul mon père pouvait se payer une bière. Plus tard, juste avant que mon père ne meure - j'avais dix ans - j'ai vu Le Vaisseau Fantôme dans le petit théâtre de Lucerne, en petit format : seulement trente musiciens alors que la partition est écrite pour quatre-vingts. Et là j'ai été littéralement fasciné».*

«Mon instrument préféré reste la voix humaine»

Un demi-siècle plus tard, Jordan a presque tout dirigé, à commencer par quatre-vingt dix huit opéras différents dont quasiment toute la production de Wagner (seuls les Maîtres Chanteurs manque à son palmarès) dont il vient d'interpréter Parsifal à l'Opéra de la Bastille. Après La Clémence de Titus de Mozart à l'Opéra Garnier qu'il donnera ce soir, il devrait enchaîner avec La Femme sans Ombre de Richard Strauss puis Manon Lescaut de Puccini. Quant à sa

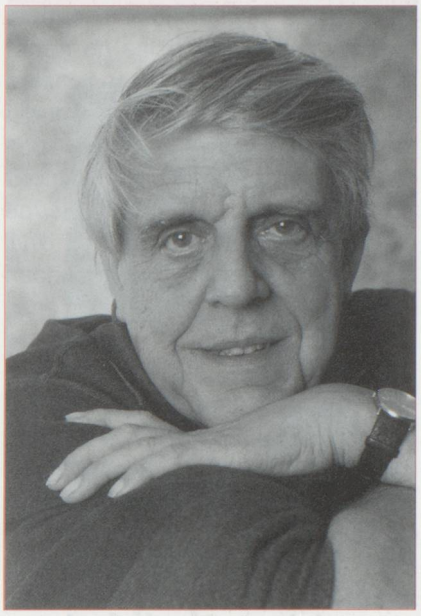
discographie, à laquelle il n'apporte qu'une attention secondaire, elle compte plus de cent-vingt enregistrements. Dans un répertoire aussi illimité, Jordan garde cependant ses affinités : *«J'aime interpréter la musique d'une époque, d'une génération, même si elle n'a pas eu de postérité. Comme l'expressionisme par exemple, l'époque de Zemlinski, de Schrecker. J'aime aussi l'Europe décadente de Korngold, Kurt Weil, Schönberg... Ce qui est impur est tellement plus proche de l'être humain. Quant à ma prédilection pour le lyrique, j'y vois trois raisons : d'abord, je n'aime pas être le centre d'une représentation. Ensuite, mon instrument préféré reste la voix humaine. Tous les instruments rêvent de s'en approcher. Enfin, je n'aime pas la musique absolue. Qui dit opéra dit livret, texte, et déclamation. Là est la vraie dimension de la musique. D'ailleurs, il m'arrive souvent de dialoguer avec les orchestres avec des mots, de la phonétique. Je leur dit (il prend la pose du violoniste) : il faut que ça sonne i da da et pas u de de».*

«J'ai horreur du mot chef»

Le chef comblé n'avoue qu'un seul regret, celui de ne pouvoir faire partie un jour d'un quatuor à cordes, la quintessence du jeu musical selon lui. Dans son métier de chef, l'acharnement qu'il met à la tâche n'est jamais exempt de déférence. Il considère qu'un chef doit avant tout faire corps avec l'œuvre qu'il interprète, comme il fait corps avec ses musiciens : *«Il m'est arrivé de penser qu'une œuvre n'avait plus besoin de moi. Je pense toujours par rapport à l'œuvre, ce qui est bon pour elle est bon pour moi. D'ailleurs, j'ai horreur du mot chef d'orchestre, je préfère l'italien maestro ou l'allemand Dirigent. Je n'aime pas ces termes français royalistes et militaristes. Chef d'orchestre, chef d'attaque... On ne donne pas d'ordres dans les choses artistiques».* Jordan reste un homme de haute fidélité. Il quitte l'OSR à soixante-cinq ans, conscient du chemin parcouru, non sans un soupçon de mélancolie : *«Cet orchestre a été ma vie. J'y suis resté douze ans. J'avais un contrat à vie, comme Karajan à Berlin. Je pars parce qu'un orchestre doit être dans les mains d'un chef qui s'occupe de lui de manière non seulement intense mais vitale : c'est intéressant à quarante ou cinquante ans, pas pour des gens comme moi qui vont bientôt toucher l'AVS».*

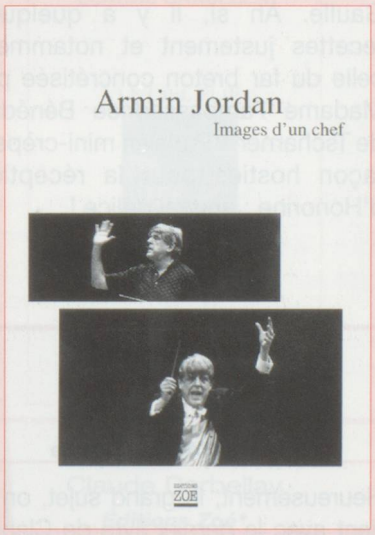
«Le génie maladif de Beethoven m'est très proche»

Armin Jordan sait aussi pratiquer l'autodérision comme une sorte de viatique, selon les préceptes familiaux - *«Lorsque j'ai annoncé à ma mère que j'allais être chef d'orchestre, elle m'a dit tant mieux comme ça on te verra de dos».* Son amertume confine même, au détour d'une prétendue boutade, à la misanthropie de circonstance. Tandis qu'au pupitre, l'homme Jordan laisse parler sa passion, l'humaniste rejoint le perfectionniste. Son nouveau statut de chef itinérant ne l'empêchera pas de se consumer, comme par le passé, de se livrer totalement à la musique : *«Même maintenant, je continuerai à*



choisir des engagements, de longue durée, des opéras, qui permettent de travailler en profondeur, de s'identifier à un orchestre». Au moment de quitter la scène, Armin Jordan nous révèle en murmure, sur le ton de la confidence la clé de son personnage, cette fragilité première, condition de tout accomplissement : *«Beethoven est sans conteste celui qui m'est le plus proche, parce qu'il avait du mal à composer. Son génie avait quelque chose de maladif. D'ailleurs, il a composé trois fois l'ouverture Léonore et échoué trois fois. Il persévérait»...*

Images d'un chef



Les Éditions Zoé viennent de faire paraître un ouvrage rare sur Armin Jordan : on connaît la réserve du chef suisse face aux démonstrations d'admiration. Cette fois, au moment de quitter l'orchestre de la Suisse romande, le maître de musique s'est livré au jeu des questions-réponses avec Jean-Jacques Roth, passant en revue tous les thèmes de la vie d'homme et de la vie d'artiste. De ces entretiens recueillis entre décembre 1996 et janvier 1997 est né cet hommage en forme de portrait et confessions, illustré par les photos de Jean Mohr, images d'un chef glanées au fil des saisons, de répétitions en concerts, de la coulisse à la scène.

Images d'un chef, éditions Zoé, 11 rue des Moraines, CH - 1227 Carouge-Genève